



**Martine Boncourt, Catherine Chabrun et Danielle De Keyser s'entretiennent à propos du dernier livre de Martine, *C'est pas moi, maîtresse !***

CATHERINE. – *C'est pas moi, Maîtresse !* Pourquoi ce titre ? Que s'est-il passé depuis *Moi, Maîtresse* ? Les enfants ont-ils changé ?

MARTINE. – Ce titre est un clin d'œil au premier, je l'ai choisi précisément pour dire qu'il s'inscrit dans sa continuité. Il s'agit en effet, comme dans *Moi, maîtresse*, d'histoires qui racontent des faits de classe tels qu'on en trouve quand on pratique la pédagogie Freinet ou la pédagogie institutionnelle. Des histoires qui nous prennent toujours un peu au dépourvu tant il est vrai que lorsque la vie entre dans la classe, qu'elle remplace la *scolastique*, c'est avec tout son cortège d'aléas, d'instant magiques ou douloureux, de mises en difficulté et de tout ce qu'on voudra ; rien n'est figé.

Le premier titre, *Moi, maîtresse*, jouait sur une sorte de flou sur l'identité du locuteur (qui parle en effet, en disant cela ? l'enfant ou la maîtresse ?), destiné à signaler que tout se joue en réalité dans cet entre-deux, dans cet espace vide à meubler de tous les possibles, de toutes les médiations – les institutions – qui permettent à l'enfant de grandir. Ce second titre ne laisse plus de place à l'ambiguïté : c'est clairement l'enfant qui parle, qui dit « non, ce n'est pas moi... qui ai fait la bêtise », ou qui simplement affirme sa liberté d'engagement. On ne s'appuie pas forcément sur les mêmes ressorts, malgré l'analogie dans les mots, mais le propos est identique. Maintenant, un titre est nécessairement elliptique et chacun y voit, comme en poésie, ce qu'il projette. Catherine,

je te retourne donc la question : penses-tu que les enfants ont changé en six ans ?

CATHERINE. – (rires) Dans les récits, les mots d'enfants et les événements relatés sont issus du quotidien de la classe sur fond d'attention particulière aux relations entre enfants, aux relations entre l'enseignant et l'enfant. Cette écoute montre bien que la part du maître, si importante en pédagogie Freinet, est bien ailleurs que là où on l'attend d'ordinaire, ailleurs que dans la position unique du détenteur de savoir.

DANIELLE. – Oui, pour moi aussi ces deux livres montrent justement les particularités de la pédagogie Freinet, celle qui est exigeante et subtile et qui ne se contente pas d'apporter sur un plateau un savoir prédigéré. Autant d'instantanés dont on se sent témoins, et qui exposent la multiplicité justement des approches, autant d'histoires comme autant de façons d'écouter, d'entendre, d'aider chaque enfant à grandir. Avoir pris note de tous ces moments et les analyser comme tu le fais, Martine, avec tant de détails, on a vraiment l'impression que tu viens de les vivre quand tu écris.

MARTINE. – Tu ne crois pas si bien dire ! Car tous ces billets ont été rédigés à chaud, le soir même ou peu s'en faut, après que je les ai vécus. Leur rédaction court donc sur plusieurs années, avec des reprises dans l'écriture, bien entendu, des réflexions qui s'y ajoutent aussi.

Écrire est pour moi une nécessité. Et comme le métier, c'est vrai, est exigeant et difficile, l'écriture – je vais dire une absolue banalité mais qui fonctionne très bien chez moi – opère

comme une catharsis. C'est aussi une manière, en prenant le recul nécessaire, de tenter de comprendre à la fois ce que l'on vit dans l'instant et pourquoi on a réagi, eux et moi, comme ça, à chaud.

CATHERINE. – Tout au long des chapitres, la pédagogie est très présente. Le lecteur peut découvrir les grands principes de la pédagogie Freinet et de la pédagogie institutionnelle. Du coup, ton livre me paraît être aussi une entrée en pédagogie et pas n'importe laquelle : en jouant ainsi sur le sensible – la charge émotive des textes est parfois très forte –, sur la matière « vivante », en proposant ces instantanés tous porteurs de significations fortes, il peut donner aussi envie aux jeunes de choisir ce métier.

Par ailleurs, comme on peut le lire dans plusieurs récits issus de tes visites ou observations de classe, il ressort que beaucoup de jeunes enseignants sont démunis devant un groupe d'enfants. Leur proposer des lectures un peu toniques, mais qui ne cachent rien des galères qu'on peut vivre à l'école, même quand on a de longues heures de vol derrière soi, que ce ne sont pas des catastrophes, qu'on peut être en échec sans être mat, montrer tout cela, en cette période « antipédagogue », « antijeunesse », m'apparaît comme un contre-feu nécessaire.

DANIELLE. – D'accord, ce livre est un outil pour les jeunes, potentiels ou nouveaux dans le métier, ne serait-ce que parce qu'il montre aussi le plaisir d'une rencontre « autre » avec l'enfant, même si elle est toujours aventurée. Mais une chose est sûre pour moi : tout instit Freinet a besoin de lire ces deux bouquins, pour se régaler de ces moments qu'il reconnaîtra pour les avoir vécus, ou peu s'en faut, en tout cas pour se sentir en connivence avec toi, comme je n'ai pas manqué de le faire à leur lecture. Je me suis régaliée en me retrouvant tout à fait dans des situations semblables aux tiennes : directrice d'école, chargée de classe à plein temps, réagissant face aux parents, aux difficultés d'entrée dans la lecture au CP, aux voyages séjours chez les correspondants, aux classes transplantées...

MARTINE. – Vous évoquez là la question du lectorat potentiel. À qui s'adresse ce livre ? Mon éditeur, qui publie surtout des romans, a ajouté « Récits » sous le titre et ça me plaît bien, car j'adore les histoires. J'ai d'ailleurs dédié ce livre à ma sœur Jeanne, mon aînée de sept ans, qui m'en a donné le goût en me racontant très tôt celles qu'elle inventait. Donc j'espère que, en soi, ces histoires pourront intéresser aussi les gens « hors institution » mais qui ont fréquenté l'école ( !! ) et ceux qui ont des enfants aujourd'hui. Plusieurs lectures sont possibles. Pour les jeunes enseignants, je crois en effet au pouvoir heuristique des histoires, autant qu'aux manuels de savoir professionnel ou qu'aux analyses des traités théoriques. D'ailleurs les mythes et les contes fonctionnent sur ce principe.

DANIELLE. – Tu t'autorises dans ces deux livres une sacrée liberté, dans une profession qui n'accepte pas l'erreur, où l'institution t'impose d'être omniscient, ultra-compétent dans le domaine des savoir-faire (être noté comme... à l'école !), tu livres et analyses toutes les situations, même celles que tu cites comme étant un échec... il faut le faire et toi tu le fais ! Là aussi, c'est un concentré de ce que doit être notre engagement de pédagogue et de surcroît bien sûr de pédagogue Freinet.

MARTINE. – Récemment, j'ai animé une formation d'instits sur les débats philo. Je n'en savais pas beaucoup plus qu'eux et j'ai trouvé plus honnête de le leur dire. Nous avons donc construit notre savoir ensemble sur notre expérience limitée, faite d'essais, de difficultés, d'échecs, que nous avons tenté d'analyser, de comprendre. Les participants, déboussolés dans un premier temps, ont vécu cette expérience comme une nouveauté étonnante dans ce métier où l'on n'a pas le droit, justement, à l'erreur et où, paradoxalement, l'erreur est centrale ! Mais tous ont reconnu que sans cette liberté de se dire en confiance, nous n'aurions pas eu, à partir de ces tâtonnements parfois infructueux, la possibilité de progresser.

En somme, nous redécouvrons ensemble – ou en tout cas nous expérimentons – la méthode naturelle !

C'est ce qu'on fait dans les réunions des GD. Et c'est toujours passionnant et constructif. Et pour moi aussi, cela participe à coup sûr de notre engagement dans la pédagogie Freinet.

Si bien que cette posture-là, convaincue de son efficacité, je ne peux pas l'abandonner, même dans l'écriture. Et puis, j'ai toujours été très méfiante en entendant des collègues IMF, par exemple, ne témoigner que d'expériences qui ont « super bien marché », des expériences que « les enfants ont adorées ». Comme si c'était notre lot quotidien, comme si dans une journée de classe, même paisible, même laborieuse, chaque instant était une réussite ! Comme si nous ne rencontrions pas sans cesse, aussi, le doute, la difficulté, le désen-

chantement, la peur de mal faire, quelle que soit notre ancienneté dans le métier, quel que soit notre engagement, quelles que soient nos convictions. Rien n'est jamais acquis. On pose des jalons, un cadre, des règles de vie, de fonctionnement et c'est l'aléatoire, l'humain qui décide de la réussite du moment ou pas. L'humain, c'est-à-dire l'enfant.

Meirieu, dans sa préface, a cette réflexion qui résume bien notre posture d'institut Freinet : *« Rien n'est plus important que cette attention en actes qui dit, même furtivement, la confiance et l'exigence de l'éducateur envers les petits d'hommes... dès lors que la volonté d'aider à grandir ne dépossède pas l'autre de sa liberté de le faire. »*